

Edmond Campagnac

**Léon Cladel
face à la révolution française**

Voici trois textes d'un personnage qui mérite

Samedi 18 juin 2011

[Mathiez, Campagnac, Montauban](#)

Le grand historien de la Révolution française Albert Mathiez (1874-1932) est passé par le lycée Ingres à Montauban. J'ai évoqué l'événement dans mon livre sur Léon Cladel en 1991 car j'y parle de l'Affaire Dreyfus telle qu'elle fut vécue dans la ville. Au cœur de cette affaire (qui concernait Cladel indirectement car il est décédé en 1892 donc avant les faits), il y a l'Affaire Mathiez. En juin 1899, Mathiez a 25 ans et au Lycée il apprend qu'un prof, M. Castex, a dit du bien d'un adversaire de Dreyfus, M. Cristiani. Il contre-attaque. Les deux professeurs devront quitter Montauban. Le journal *La Tribune* indique :

« Aujourd'hui que cette enquête est terminée et que les conclusions en sont des plus favorables à M. Castex, nous ne nous croyons plus tenu au silence. Il est donc faux que ce distingué professeur, reconnu d'ailleurs et très estimé à Montauban, ait fait l'apologie de l'attentat plus stupide encore qu'odieux du comte de Cristiani. L'honorable M. Castex, comme tous les bons universitaires de son époque et de son école, n'est point de ceux qui introduisent la politique dans les cours littéraires... »
L'adversaire est nommé par une périphrase : « le lâche imposteur qui avait échafaudé l'affaire de toute pièce ».

Mathiez défenseur de Dreyfus ne fera qu'un passage court à Montauban, ce qui suffira pour marquer à jamais un futur historien, son élève Edmond Campagnac.

C'est dans un article de la revue d'Alphonse Aulard, *La Révolution française* (15-12-1903), où il va intervenir souvent que Campagnac confie dans cette note au sujet de son article sur Petit-Jean, un curé communiste :

« (1) Puis-je passer sous silence la part prise à la rédaction de cet article par M. Mathiez, mon maître au lycée de Montauban et durant longtemps mon seul conseiller depuis ma sortie du lycée ? C'est avec l'aide de ses conseils que j'ai écrit cette courte étude, dans laquelle j'ai exprimé plusieurs idées qui sont les siennes. Qu'il veuille bien accepter ici mes remerciements, en même temps que l'expression de ma reconnaissance pour tout ce que je lui dois. Il a déjà été parlé du curé Petit-Jean par M. de Robillard de Beaurepaire dans son livre la Justice révolutionnaire à Bourges, mais sans impartialité et trop succinctement, et par M. Lemas dans ses intéressantes *Études sur le Cher pendant la Révolution*; mais celui-ci s'est attaché à narrer simplement l'émeute suscitée par Petit-Jean, sans étudier d'une façon particulière les idées de ce prêtre communiste. »

Il a sans doute participé à la revue de Mathiez, *La Société d'études robespierristes* mais je n'ai pu la consulter. En 1902 Campagnac est indiqué licencié d'histoire et répétiteur au Lycée de Bourges. Son passage dans le Cher le conduira à choisir son sujet de thèse (à moins qu'il n'ait demandé ce département justement pour sa thèse) sur le conventionnel Laplanche.

Dans un autre article de la revue *La Révolution française*, au sujet de la langue française enseignée en Alsace, il est présenté ainsi :

« En remplissant pendant les étés 1917 et 1918 une mission dans le coin d'Alsace qui avait été recouvré par la France dès les premiers jours d'août 1914, j'eus le plaisir d'y

trouver sous l'habit bleu-horizon, au nombre des professeurs de l'École primaire supérieure de Masevaux, M. Edmond Campagnac. Ses titres l'avaient désigné pour l'enseignement de l'histoire. Il est en effet licencié d'histoire, et un excellent mémoire, soutenu en Sorbonne sur la mission du représentant Laplanche dans le Cher, lui a valu le diplôme d'études supérieures. Oh quels éminents services ont rendus à la France les poilus qui ont enseigné pendant la guerre dans les vallées de la Doller et de la Thur et qu'assistaient dans les écoles de filles quelques institutrices et les vaillantes sœurs de Ribeauvillé. Les enfants s'appliquaient bien afin d'apprendre notre langue et récitaient le plus gentiment du monde des fables de La Fontaine. Après la classe, les garçons entouraient les soldats et la leçon continuait. Au moment où fut signée l'armistice, cette génération de petits Alsaciens qui s'élevait parlait le français de façon courante, avec un petit accent marseillais, puisqu'assez longtemps le XVe corps avait campé en ces parages. S'il avait été possible d'user de pareille méthode dans le reste de l'Alsace, on n'oserait plus y parler de la Muttersprache.

M. Campagnac, en bon historien, a voulu connaître le passé de la région de Masevaux et surtout il s'est demandé comment jadis y était organisé l'enseignement primaire. Par bonne fortune il a mis la main sur les papiers d'une famille dont les membres ont formé une véritable dynastie de maîtres d'école ou, comme on dira depuis le décret du 29 frimaire an II, d'instituteurs. Les Graff enseignent à Masevaux en 1760 ils y enseignent encore en 1821, serviteurs de tous les régimes qui se sont succédé monarchie absolue, révolution, empire, restauration et c'est en réalité l'histoire de l'enseignement en Alsace pendant près de soixante ans que M. Campagnac nous retrace car les choses se sont passées dans toutes les petites villes alsaciennes comme à Masevaux. Sous l'ancien régime, l'État ne se soucie nullement ni des écoles ni de la propagation de la langue française ce sont les seigneuries ou, pour mieux dire, ce sont, dans l'intérieur de ces seigneuries, les villes qui ont la haute main sur ces écoles école allemande où l'enfant apprend à lire et à écrire l'allemand parfois, comme à Masevaux, école française, entièrement distincte de l'autre et qui passait pour plus distinguée et d'un degré supérieur parfois même école latine. Le décret de la Convention du 29 frimaire an II (19 décembre 1793) veut organiser en Alsace dont les seigneuries ont disparu, comme dans le reste de la France, une école d'État, ayant à sa tête « un instituteur de langue française » nommé par les représentants en mission elle devait d'ailleurs coexister avec l'école locale allemande. L'année suivante, il n'est plus question que d'une seule école dans les villes et villages, l'enseignement y doit être donné en langue française l'idiome du pays ne sera employé que comme un moyen auxiliaire.

C'était la sagesse même mais les hommes et l'argent manquèrent. Sous le Consulat et l'Empire le maître d'école est sans traitement fixe il est nommé directement par le sous-préfet, instrument docile du maire, du curé ou du pasteur, et sa situation n'est guère relevée avec la création de l'enseignement mutuel sous la Restauration. M. Campagnac nous donne un exemple concret qui permet de bien suivre cette évolution. Nous devons le remercier de cette très intéressante étude. » Christian Pfister. (Août 1926 Nouvelle revue)

Il reste des trous à combler avant de comprendre comment s'enchaîne l'histoire des historiens. 18-06-2011 Jean-Paul Damaggio

Cladel le communard avec Kinceler et Razoua

Cet article de 1931 d'Edmond Campagnac me permet de découvrir le nom d'un autre communard du Tarn-et-Garonne, Jules Kinceler. Je connaissais Razoua mais pas ce natif de Lauzerte. Et j'imagine toute cette histoire révolutionnaire encore cachée jusqu'à aujourd'hui... JPD

Le Quercynol crucifié

Dans ce roman posthumeⁱ qui paraît aujourd'hui, le romancier Léon Cladel évoque le drame sanglant de la Commune. Il y peint Paris, le Paris des années douloureuses, le grouillement de sa population qui fermente d'espoir, puis d'indignation et de révolte sous la douleur de la défaite, Paris ivre de courage et de foi libertaire, mené à la catastrophe par des chefs sans envergure et des généraux sans talent.

Dans ces tableaux qui se succèdent comme une suite d'images d'Epinal, tableaux dessinés de main de maître, Cladel fait revivre magnifiquement deux héros qu'il pare de toutes les vertus populaires : Urbaine Hélioiz, la fille du peuple, la Parisienne fanatique de justice et d'équité, et le capitaine Jacques Râtas, « un pacant » du Quercy, un simple et un preux.

Ce Jacques Râtas, ancien zouave promu capitaine sur les champs de bataille de Woerth et de Fraeschviller, vibre d'un patriotisme exaspéré, comme ce peuple de Paris qui se révolte contre les humiliations d'un traité de paix que son orgueil ne peut accepter. Mais ce patriote sous l'influence de son amante, la citoyenne Hélioiz tourne ses yeux vers une humanité meilleure. Tout à la fois patriote et humain, comme un jacobin de 1793, il veut que la guerre civile imposée à Paris soit un effort vers la création d'une cité où l'esprit de justice et de fraternité régnera. Au cours des journées de lutte contre les Versaillais, Jacques Râtas et la citoyenne Hélioiz exaltent le courage des insurgés et, au jour de la défaite, quand il n'y a plus d'espoir de vaincre, ils luttent encore pied à pied, résistant jusqu'au bout dans cette atroce guerre de rues où le vainqueur ne fait pas de quartier, et dans ce Paris, « Christ des cités » Jacques Râtas meurt lui aussi sur la croix, comme autrefois Jésus, le doux insurgé.

Dans des pages magnifiques qui font penser aux meilleurs morceaux de son œuvre, Cladel dépeint l'horrible supplice infligé au communard vaincu par les Versaillais, qui le clouent sur une croix improvisée. Il meurt sur la croix, en prononçant le mot magique d'espoir : Fraternité ; il meurt après qu'un moblot, tel autrefois le centurion perçant avec sa lance le sein du Christ, a percé de sa baïonnette sa vaillante poitrine et qu'un plaisantin est venu inscrire au-dessus de sa tête expirante les lettres évocatrices : I.N.R.I., « l'inscription, si belle en sa dérision, qui a traversé les âges sur le front du Nazaréen. »

A quel héros de la Commune pensait Cladel en burinant de son style âpre et tourmenté le portrait de Jacques Râtas ? Lucien Descaves, qui a préfacé le livre, semble croire que Cladel a voulu dépeindre le sergent Bourgeois, mort lui aussi à Sartory comme le capitaine Rossel, le 25 novembre 1871. Sans doute ni Rossel, ni Bourgeois, ni Ferré, mort avec eux, n'étaient originaires du Quercy, et pourtant Cladel a fait naître en Quercy son héros.

Pourquoi ? Sans doute parce que Cladel, paysan du Quercy lui-même, voulait rattacher à son pays natal un héros qu'il avait créé grand et magnanime, et aussi, parce que Cladel, en écrivant son livre, se souvenait des valeureux compagnons d'armes, ses compatriotes, qui avaient mené avec lui le bon combat contre l'empire.

En évoquant le souvenir de ces compagnons d'armes de Cladel, je pense notamment à Jules Kinceler et à Eugène Razouaⁱⁱ. Chevalier des lettres pour qui la plume était une épée, Jules Kinceler était né à Lauzerte en 1845. Venu tout jeune à Paris, camarade de son « pays » Léon Gambetta, il se lie rapidement avec Jules Vallès, Ranc, Victor Noir, Carjat. Collaborateur du fameux journal de Delescluze, Le Réveil, il est arrêté pour machinations contre la sûreté de l'Etat et enfermé à Mazas. En 1870, il a l'honneur d'être compris parmi les inculpés du fameux complot dit « de Blois », inventé pour permettre l'arrestation en masses des démocrates militants ; mais il parvient, avec l'aide de Cladel, à gagner la Belgique ; pas pour longtemps. Il revient crânement prendre sa place de combat dans le Paris révolutionnaire. D'une plume ardente il bataille au Réveil et il s'attache à

Delescluze, qu'il ne quitte pas un instant pendant le siège, pendant la Commune, pendant la semaine sanglante. Et puis, quand la Commune est vaincue, c'est à nouveau l'exil, la vie errante en Suisse, en Portugal, en République d'Argentine et, enfin, le retour à Paris où la misère et la mort l'attendent.

Philosophe souriant et résigné devant l'adversité, Eugène Razoua était né à Beaumont-de-Lomagne, vers 1830, d'une famille d'ancienne bourgeoisie. Soldat tout d'abord comme Râlas, il avait connu la vie africaine ; il s'était en effet, engagé dans les spahis. Puis, libéré de ses obligations militaires, il vient à Paris où il adhère au parti blanquiste. En 1871, il est élu député de la Seine à l'Assemblée nationale, Mais il donne sa démission avec Rochefort, Delescluze, Félix Pyat, Cournet, Tridon, Malon et le poète des **Châtiments**, pour protester contre l'attitude de l'Assemblée de Bordeaux et de son vote sur la paix. De retour à Paris, Razoua est nommé commandant de l'un des bataillons de la Garde nationale. Après la victoire des Versaillais il peut d'évader grâce à l'amitié de Tony Révillon et à la complicité d'une grande dame italienne, Mme Ratazzi. Il est condamné à mort par contumace et vit à Genève ; c'est là qu'il écrit *Les Grands Jours de la République*, brochure de combat, qu'il peut faire imprimer grâce à l'amitié agissante de Cladel. De Genève, il ne cessa, en effet, de correspondre avec Cladel, auquel il demande l'hospitalité pour ses écrits dans le *Supplément du Réveil*, que celui-ci dirige. Il lui envoie notamment, à la fin de 1877, une nouvelle rustique intitulée « Luc Tauran » et Cladel lui ayant fait connaître à quelles conditions il serait rétribué, Razoua lui répond : « Tu me dis que la reproduction du « Supplément » se paie un sou la ligne. Un sou vaut mieux que rien pour de pauvres hères comme nous. « Luc Tauran » a 712 lignes, 35 fr. 60. Est-ce à toi qu'il faut s'adresser pour toucher cette fortune ? »

Comme Kinceler, comme tant d'autres fidèles au souvenir de la Commune, Razoua meurt dans la misère ; il meurt à Genève, et son enterrement donne lieu à une imposante manifestation de tous les exilés qui vivaient là, en terre étrangère, à une imposante manifestation, dis-je, en même temps qu'à un incident curieux. Le deuil — enterrement civil — fut, en effet, conduit par le frère du défunt, en habit de ville, comme un simple bourgeois, mais ce frère était curé de Puylaroque, en Quercy. Respectueux de la volonté fraternelle, il s'était incliné devant les hommages rendus par les francs-maçons et les socialistes à la dépouille mortelle du vaillant communier qu'avait été Eugène Razoua. Mais, quand les discours sont terminés, le prêtre se recueille et penché sur la tombe encore ouverte, il dit les prières des morts.

Jules Kinceler, Eugène Razoua la vie fut souvent cruelle pour vous ; mais vous avez la gloire d'appartenir à cette phalange de vieux démocrates dont le souvenir faisait dire à Henri Rochefort, dans une boutade célèbre : « La Commune est le seul gouvernement honnête que la France ait jamais eu. » Dans ce jugement sommaire, il entre sans doute une grande part d'exagération, mais, ainsi que l'écrit Lucien Descaves « qu'on le veuille ou non, la Commune est entrée dans l'histoire par ce portique de lumière », par cette auréole de gloire qui surent rester pauvres et fidèles à leurs convictions.

La mort de Jacques Râtas, expirant sur la croix pour la défense de ses idées révolutionnaires, a la valeur d'un symbole. Jacques Râtas n'est-ce pas l'image de tous ces héros qui soutinrent le bon combat pour la défense de leur idéal ? Jacques Râtas, le crucifié quercynol, n'est-ce pas Cladel lui-même qu'un de ses contemporains, Alfred Le Petit, avait caricaturé sous les traits d'un Christ, ployant sous le faix de sa croix ? N'est-ce pas Cladel lui-même, mourant pauvre dans sa retraite de Sèvres, après avoir mené toute sa vie un combat acharné pour la défense des idées de justice auxquelles il avait juré tout jeune un indéfectible attachement ?

Edmond CAMPAGNAC

Léon Cladel et Camille Delthil¹

Le 19 septembre prochain, la Ville de Moissac inaugurera un Monument en l'honneur du poète Camille Delthil l'auteur des *Rustiques* et des *Lambrusques*, recueils de poèmes exquis, tantôt dorés comme des chasselas, tantôt veloutés comme des pêches mûres. Cette inauguration précèdera de quelques semaines celle du Monument à Léon Cladel, dont le bureau du Sénat vient d'autoriser définitivement l'érection dans le Jardin du Luxembourg.

Le destin aura bien fait les choses. Il aura permis aux chroniqueurs d'unir à la même heure, dans une commune gloire, ces deux hommes qui furent liés par une noble amitié.

C'est au collège de Moissac où ils étaient élèves que Cladel et Delthil furent attirés l'un vers l'autre par le goût des belles-lettres. A vingt ans Cladel part pour Paris, suivi de son fidèle King-Charles « Monsieur Touche »² ; il s'en va tenter la fortune littéraire pendant que Delthil reste au pays. C'est alors que commence une correspondance qui ne devait cesser qu'à la mort de Cladel.

Pour bien comprendre la puissance et la délicatesse des sentiments qui unirent les deux écrivains, il faut lire les lettres de Léon Cladel à Camille Delthil, lettres encore inédites et que j'espère bientôt publier³. Elles portent sur la période de 1860 à 1890, c'est-à-dire sur trente années de vie littéraire et de vie politique et constituent un document de première valeur.

Dès son arrivée à Paris, Léon Cladel écrit à son ami ; il lui dit ses enthousiasmes et ses espoirs, et aussi, toujours sincère, il ne lui cache pas sa détresse et les difficultés de la lutte. Oh ! les terribles aveux dénués d'artifices ! « Que te dirai-je, écrit-il le 1^{er} février 1863, mon brave ami, que tu ne saches déjà. J'ai peur de la faim, moi qui l'ai bravée pendant des années. »

Dans l'impossibilité où il se trouve de demander des subsides à son père, car *Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas* l'ancien ouvrier bourrelier devenu propriétaire au moulin de la Lande, se refuse à aider le fils ingrat qui n'a point accepté de devenir un honorable tabellion du pays de Gascogne, dans sa solitude et dans sa détresse, Léon Cladel doit maintes fois faire appel à la générosité de son ami. Et toujours auprès de lui, il trouve aide matérielle et réconfort moral.

Les années passent et le succès arrive. Cladel ne cesse de tendre sa volonté vers la création du chef d'œuvre qui emporte les suffrages de tous.

Lorsque son talent d'écrivain est définitivement consacré, Cladel expose à Delthil sa profession de foi littéraire : il lui dit sa ferme décision de ne point se laisser détourner du dur labeur par les succès faciles ; il lui clame sa volonté de ne publier que des œuvres finies (ou parachevées).

« On me demande de la copie un peu partout, écrit-il, le 20 janvier 1874, ils s'imaginent les journalistes, fils d'autruche, que je saurais pondre à leur instar. « Faites-moi donc un roman pour le mois prochain, ou bien une nouvelle pour demain. » Entends-tu, mon brave Camille, entends-tu cela ? Je leur réponds ce que tu leur répondrais comme moi. Dans un an, je vous apporterai mon livre, mon demi-livre, mon quart de livre si ma santé ou mon imagination m'ont permis de travailler. Alors ils ouvrent de grands yeux et s'imaginent que je pose. Pour eux, vouloir c'est pouvoir. Il est vrai qu'ils peuvent ce qu'ils veulent, eux ; mais que veulent-ils ? Tartiner ici, tartiner là, tartiner toujours, encore et contre tous. Et puis quand vous leur apportez votre histoire qui vous a coûté non moins de larmes que de gouttes de sueur, ils s'écrient : « Mais c'est impossible ! c'est dangereux ! c'est trop soigné, nos lecteurs n'y comprendront rien, etc. » »

Un de ces terribles bonhommes m'a dit cette chose énorme : « A présent que vous êtes arrivé, vous allez, n'est-ce pas, nous faire du Ponson, du Terrail ». Le diable m'emporte j'ai eu envie de pleurer et je suis resté coi. »

Admirable sincérité, admirable passion du beau, que comprendront tous ceux qui ont peiné sur la page blanche.

¹ Texte de Edmond Campagnac repris des Archives du TetG, sans date et publié dans La Dépêche le 16-09-1926

² Voir Cladel et sa Kirielle de chiens

³ Projet jamais réalisé à notre connaissance.

Et Cladel ne se réjouit pas seulement pour lui, de sa notoriété grandissante. La pensée que son frère d'armes en profitera le remplit d'aise. Camille Delthil, poète délicat et tendre, qui sut trouver des accents émus pour peindre la terre natale ne consentit jamais à quitter son Moissac.

N'était-il pas à craindre que son œuvre ne franchit jamais les rives du Tarn ? Crainte vaine ! bien qu'il resta cloîtré dans sa bonne ville, l'auteur des *Rustiques* se vit de bonne heure imprimé dans la collection blanche de Lemerre. L'éditeur du passage Choiseul qui sut découvrir les talents les plus divers et les plus originaux – Banville, Coppée, Xavier de Ricard, Sully Prud'homme, Leconte de Liste, Cladel - j'en passe et des meilleurs – ne tarde pas à ouvrir ses presses à Camille Delthil. Insigne honneur que le poète sut apprécier. Cet honneur il le devait au Montalbanais dont l'éloquence avait eu raison de toutes les résistances.

Un collaborateur du journal « *Candide* » a récemment reproché à Cladel d'avoir assiégé trop souvent l'antichambre des éditeurs. Ce critique ignorait sans doute que si Cladel frappait fréquemment à la porte des maisons d'édition ce n'était pas toujours pour lui ; que de démarches faites par Cladel n'eurent d'autre but que la publication des œuvres de Delthil !

En août 1883, l'auteur du *Bouscassié* demande à Lemerre d'imprimer *Les Lambrusques* ! Lemerre se fait tirer l'oreille et Delthil de s'impatienter ! Et Cladel de lui écrire pour le tranquilliser : « Etonnant, et je n'y comprends absolument rien moi non plus... Il y a dans tes *Lambrusques* de très jolis vers et de beaux traits. Si Lemerre n'en veut pas, j'espère te les caser ailleurs. Evidemment le passage Choiseul est toujours le quartier général des poètes, mais d'autres éditeurs se sont établis qui ne détestent pas les alexandrins ni les jambes pourvu qu'ils aient la rime et la raison ? Ne te tracasse donc pas outre mesure. »

Pour son ami, Cladel a toutes les audaces, il a même l'ambition de le faire jouer à Paris. Quel joli écrit pourrait être fait des interventions de Cladel auprès d'Agar pour amener l'illustre tragédienne à jouer un drame de Camille Delthil : *les Albigeois* ! Agar n'accorde point à Cladel les rendez-vous qu'il lui demande ou ne se trouve pas aux rendez-vous qu'elle lui donne et Cladel de s'emporter contre la « fourbe », contre la « couleuvre », contre la « ballerine ». Enfin, enfin ! Agar donne signe de vie, elle se déclare enthousiaste des *Albigeois*, elle les jouera, elle les fera triompher ! La joie de Cladel est grande, mais cette joie n'est pas sans réserve. Cladel reste sceptique sur les bonnes dispositions de cette femme auréolée de gloire. Le 27 septembre 1881 il écrit à Delthil : « La lettre d'Agar renferme les plus grand éloges de ta pièce et je répons aussitôt à la fantasque tragédienne que je n'aimerai bien, que lorsqu'elle aura prouvé qu'elle est réellement acquise. »

Il n'est pas exagéré de dire que Léon Cladel a été pour Camille Delthil un animateur. Delthil possédait des dons naturels indéniables, mais sans doute, maints poèmes des *Rustiques* et des *Lambrusques* qui sont aujourd'hui passés dans les anthologies seraient restés dans les papiers du poète si Cladel ne les avait portés chez Lemerre.

En me lisant d'aucuns croiront peut-être que Cladel fut le bienfaiteur de Delthil l'éternel obligé. Non, qu'ils se détrompent, telle n'est pas ma pensée ! Cladel était le premier à crier bien haut tout ce qu'il devait à son ami.

Dans son beau livre sur son père, Judith Cladel a raconté comment le jeune écrivain, découragé par les premières années de lutte, revint au pays et comment trouvant enfin sa véritable voie littéraire, il devint le chantre du Quercy. Elle nous a dit avec émotion comment il écrivit au Moulin de l Lande, entre son père et sa mère, le *Bouscassié*, cette idylle fraîche débordante de poésie. Oui, c'est sur la vieille table de famille « la rondine » que fut écrit ce chef d'œuvre que la postérité comparera à juste titre à une églogue de Théocrite ou à une pastorale de Longus. Mais, ce qu'il faut dire aussi, c'est que Camille Delthil fut le conseiller le critique, auquel Cladel ne cesse de demander ses avis au cours de l'élaboration de l'œuvre.

Ces souvenirs sur ces deux hommes ne seraient pas complets si je ne rappelais que Cladel et Delthil ne furent pas seulement liés par des affinités littéraires mais aussi par l'identité de leurs conceptions politiques et sociales. Pour Cladel et Delthil l'écrivain ne doit pas seulement faire œuvre belle, il doit aussi faire œuvre utile. Ces deux frères ne craignirent pas de lutter pour un noble idéal de justice et de fraternité. Cladel, l'auteur des *Va-nu-pieds*, ce puissant livre où court un souffle ardent de pitié – Cladel qui a voulu chasser de la République tous les aigrefins et tous les politiciens d'affaires, Cladel, ce christ enragé, selon le mot de Mendès, ne trouva-t-il pas toujours en Camille Delthil un noble cœur partageant ses joies, ses souffrances, et ses haines ?

Dans une nouvelle des Va-Nu-Pieds Cladel nous dépeint l'amitié de deux soldats de la République et des guerres de l'Empire, le maréchal des logis Bonne Aventure et le brigadier Jean Casque. En termes magnifiques, il nous dit la merveilleuse chevauchée à travers l'Europe de ces deux hommes qui puisent dans leur réciproque affection les plus beaux sentiments d'abnégation et de courage et veulent hausser sur un piédestal de gloire ces deux obscurs combattants, dignes des héros d'Homère, il les surnomme Achille et Patrocle.

Achille et Patrocle, n'est-ce pas Léon Cladel et Camille Delthil ? Achille et Patrocle, cette appellation ne convient-elle pas aux deux nobles cœurs qui ne cessèrent de se prêter un mutuel appui au cours de trente années de vie littéraire et politique ? Qu'il s'agisse de lutter contre l'Empire aux côtés de Gambetta, qu'il s'agisse plus tard de lutter contre les profiteurs de l'opportunisme obstinément enfermés dans leur égoïsme et dans leurs appétits de jouissance et de lucre ou qu'il s'agisse tout simplement de créer une de ces pages où l'artiste essaie d'enclorre son rêve de beauté. Léon Cladel et Camille Delthil ne cessèrent de cheminer de concert, s'épaulant de leur réciproque affection en communiant dans le même idéal.

Achille et Patrocle ! oui cette appellation convient à merveille à ces deux hommes dont chacun se réjouissait du succès fraternel comme du sien propre !

Edmond Campagnac

Il s'agit de textes repris de La Nouvelle Revue des 15 novembre, 1^{er} décembre et 15 décembre de 1919.

I

LES ANCÊTRES DE 93

D'après la légende - une légende soigneusement entretenue par la mauvaise foi des uns et la crédulité des autres - les Révolutionnaires de 93 furent tous des Carrier. Il y eut cependant beaucoup d'exceptions. Laissons au maître Léon Cladel le soin de présenter le portrait d'un de ces « monstres ».

« Écoutez ceci, mon cadet : on était en avril, la nature en fleurs se parait de toutes ses perles végétales, et le soleil, enfin vainqueur des brumes de l'hiver, rayonnait dans le bleu. Tout enfant alors, il m'en souvient et m'en souviendra, je polissonnais sur le mail de ma ville natale avec plusieurs de mes camarades d'école, aujourd'hui presque tous disparus.

« As-tu vu, s'écria l'un d'eux, ce papa qui regarde jouer aux quilles, assis sur un banc de pierre? » Et ce disant, le moutard me montrait un vieillot, tout émâcié, mais droit comme un i, portant sur son buste anguleux une figure pensive un peu flétrie par les ans et richement encadrée d'une forêt de cheveux blancs comme la neige.

En silence, nous nous approchâmes de lui, qui s'était levé. S'appuyant sur une canne à bec de corbin et boutonné dans un frac à boutons d'or et d'une coupe un peu surannée, tantôt il redressait les morceaux de bois assez mal équarris et grossièrement tournés, abattus par les tireurs, et tantôt mesurait la distance qui les en séparait.

Tout à coup, un passereau qui voletait en rasant le sol fut atteint par une boule et s'affaissa. Le bon vieux tressaillit et, l'ayant ramassé, l'examina « Ce ne sera rien, murmura-t-il une aile froissée, mais non pas cassée, heureusement » Et voilà que, tout attendri, des larmes plein les paupières, il entreprit de rebouter l'oiseau. Bientôt il y parvint et la bestiole essaya de reprendre sa volée elle ne la prit qu'au bout d'un quart d'heure d'infructueux efforts, et sitôt enlevée, nous l'aperçûmes sur la branche d'un sycomore, en train de passer son petit bec ourlé de jaune sous ses rares plumes grises. « Ah le voilà raccommodé ! J'en suis ravi » C'était le quasi-centenaire qui soliloquait ainsi, et parfois il considérait l'oisillon sautillant d'arbre en arbre et qui finit par gagner le toit d'une chapelle voisine, où nous le perdîmes de vue. Alors, l'ancien se laissa choir sur une borne, auprès d'une fontaine et s'abîma dans une profonde contemplation intérieure. « Oh soupira-t-il en relevant son front pâli, si nous avions eu le moyen de recoller ainsi la tête de Danton et celle de Robespierre » A ces noms, qui ne me rappelaient, à moi, gamin, que d'effroyables monstres dont je ne m'imaginai que vaguement la structure, je frémis et m'esquivai tout ému. Plus tard, bien plus tard, on m'apprit que le vieillard en question avait terrorisé la Convention, qui le comptait parmi ses membres, et, qu'étant presque mon homonyme, il s'appelait Cladelⁱⁱⁱ, du Lot. Ayant grandi, que de fois, avant et depuis ma sortie du collège, je pensai mélancoliquement à ce prétendu coupeur de têtes humaines qui pleurait en arrangeant l'aile d'un pierrot^{iv}. »

Si j'étais artiste, il me plairait d'illustrer ces lignes je les ornerais d'un portrait - d'un portrait de pied en cap de ce régicide s'apitoyant sur le sort d'un oiseau. Mais n'ayant aucune qualité pour entreprendre cette tâche, je me contenterai de préciser les sentiments de l'auteur des **Va-nu-Pieds** pour les ancêtres de 93, que nous, démocrates, nous aimons tout à la fois pour leur belle ardeur révolutionnaire, leur générosité et leur ardente foi patriotique.

Et tout d'abord, que fut Léon Cladel ? Léon Cladel naquit le 13 mars 1835, à Montauban, d'une famille de paysans et d'artisans, abondante en types pittoresques et expressifs^v. L'un de ses

ascendants, son grand-oncle paternel, royaliste passionné s'il en fut, fut guillotiné en 1793, sur la place des Couverts, à Montauban, pour avoir suscité une émeute contre la conscription. Ce « partisan des lys » monta courageusement sur l'échafaud, un jour de mai, où la nature, comme pour mieux poudrer à frimas les arbres en fleurs de la campagne méridionale, s'était revêtue d'un blanc manteau de neige, et il s'écria, joyeux comme un poète émerveillé du plus beau des spectacles « Je suis heureux de m'en aller aujourd'hui, mes amis, où la terre a pris la couleur de mon drapeau^{vi} (« Parti content, enfants del Carsi, auei la terro entiero es de la coulou de moun drapéu. Vivo lou Rèi ») [Je pars content enfants du Quercy, aujourd'hui la terre entière est de la couleur de mon drapeau, Vive le roi. »]

Si le grand-oncle fut un ardent royaliste, le petit-neveu fut, par contre, un ardent démocrate. Léon Cladel fut élevé par cet artisan intègre et tenace, qu'il a fièrement portraituré dans sa nouvelle *Montauhan-tu-ne-le-sauras pas*, et il fut aussi bercé par les récits révolutionnaires de ce grand-père, dont il a donné un si piquant portrait dans quelques pages pittoresquement intitulées *Zéro en chiffre*. « Ce grand-père, dit Mlle Judith Cladel, terrible et doux, ancien soldat de la Révolution, qui portait encore la queue en salsifis et la roquelaure à trente-six collets », apprit à son rejeton, « en le berçant sur ses genoux, l'histoire de la République et de l'Empire qu'il avait non seulement vécue, mais encore écrite sur le marbre et l'airain à la pointe de sa baïonnette ». Il lui communiquait sa fièvre d'héroïsme, sa dévotion envers les hommes de 89; halluciné de gloire, il incendia ce cerveau neuf des flammes de l'épopée napoléonienne déjà transmuée en légende, et, à sa mort, prédit « pour la millième fois au moins, que la République reverdirait et avec elle son invincible généralissime dont on se figurait à tort avoir rapporté les cendres de Sainte-Hélène à Paris, puisque, et tous ceux encore vivants de ses frères d'armes d'Italie, d'Égypte, d'Allemagne, d'Espagne et de Russie en savaient quelque chose, il n'était pas parti pour là-haut et même les temps approchaient où, monté sur son cheval blanc des campagnes de France et de Belgique, il reparaitrait en Europe, ayant traversé les mers sur un navire à vapeur et quitté, pour châtier l'infâme Angleterre, une forêt au fond de laquelle il s'était sauvé naguère, après avoir tué en duel Hudson Lowe, son geôlier et son bourreau !^{vii} »

Vers l'âge de neuf ou dix ans, le futur écrivain fut placé en qualité d'interne au petit séminaire de Montauban, en dépit des convictions démocratiques de son père, qui avait dû céder aux préoccupations religieuses de sa femme et de sa mère, et l'enfant dut languir dans la gehenne « jusqu'au 24 février, raconte-t-il, jour où les cocardes de la fédération que nos concitoyens en armes portaient à leurs feutres, à leurs casquettes, à leurs bérets, à leurs tuyaux de poêle, en marchant au pas accéléré vers le cours du Roy, situé près de l'espèce de baigne où se morfondaient tant de forçats de ma trempe, m'induisirent à sonner le tocsin d'alarme, c'est-à-dire la cloche du cloître, en donnant ainsi le signal de révolte contre les Jésuites, nos professeurs et nos tyrans. On crut me punir en me chassant de là pour indiscipline et comme insurgé. Quelle erreur !^{viii} »

Trois ans plus tard, en 1851 à peine âgé de seize ans, il ne craignait pas d'affirmer ses convictions républicaines, il fréquentait alors le club de Montauban et lorsque, le 2 décembre 1851, les rouges de sa ville natale apprirent, avec quelle douleur! - nous le savons par sa nouvelle *Quatre-vingt-neuf*, l'étranglement de la République, il était à leur côté.

C'est la mort dans l'âme que, quelques jours après, il assistait au départ des proscrits. Parmi eux se trouvait un vieillard quasi-centenaire « Oh celui-là, dit-il, c'est un ancêtre, c'est quatre-vingt-neuf, il a connu jadis Saint-Just, Danton, Robespierre, Marat^{ix} » Et dans un geste touchant d'enthousiaste vénération, l'adolescent offrit à ceux qui s'en allaient sur le chemin de l'exil une fleur écarlate^x.

Les convictions politiques de Cladel étaient déjà formées ; il les conserva jusqu'à sa mort aussi ardentes, aussi sincères.

Grand lecteur et grand travailleur, Cladel eut de bonne heure le goût des belles-lettres et, contrecarrant la volonté paternelle - son père voulait faire de lui un tabellion - à peine âgé de vingt ans, il partit pour Paris à la conquête de la gloire littéraire.

Suivi de son précieux king-charles, M. Touche, il partait avec ses manuscrits « grâce auxquels, et à bref délai, il y comptait bien, sa famille, son chien et lui, passeraient vivants à la postérité^{xi} ».

Il emportait notamment avec lui « un drame en cinq actes et dix à douze tableaux avec apothéose finale, les scènes, aussi variées que les décors, avaient lieu le lendemain du 9 thermidor, aux Tuileries, sur la Butte des Moulins, à la Convention, en Angleterre, aux bords de la Moselle, à la section des Gravilliers, chez Sanson le bourreau, dans les Catacombes, aux Champs-Élysées, en enfer.

« Rien de plus étrange et de plus feuillu! » –

« Mon premier rôle, dit Cladel, un personnage hybride appelé tantôt le marquis de Coqfigaule et tantôt Brutus Gracchus Sctevola, selon qu'il s'adressait aux mirliflores ou bien aux sans-culottes, trahissait les prétendants ainsi que les gouvernants, et toutes les fameuses apostrophes proférées à cette époque fulgurante et, qu'à force de les ressasser aujourd'hui dans leurs indigestes tartines, les folliculaires ont ravalé non moins que les orgues de Barbarie les plus belles inspirations des Boïeldieu, des Bellini, des Verdi, des Rossini, des Mozart, figuraient en cette œuvre des plus biscornues ; il y avait là les paroles suprêmes de Mme Roland « O liberté, que de crimes on commet en ton nom! » ensuite le trait cornélien de ce maire de Paris, lequel à ceux qui lui criaient « Tu trembles, Bailly », répondit du haut de la charrette fatale, au pied de l'échafaud : «Oui, mais c'est de froid !» ; et l'adjuration d'Anacharsis Cloots, ce Germain débonnaire que la République avait gallicanisé : «France, guéris-loi des individus » ; une pompeuse sentence du tribun girondin Vergniaud :«La Révolution est comme Saturne, elle dévore ses enfants » une tirade du «Père Duchêne bougrement en colère contre les accapareurs et les Feuillants qui mécanisent l'Ami du peuple, ce bon bougre de Marat qui ne s'est pas gêné pour dire son fait à cette vermine-là » ; puis la cruelle répartie du plus spectral et du plus résolu des Jacobins « Hérault de Séchelles^{xii} prétend que je porte la tête comme un saint sacrement, qu'il prenne garde que je ne la lui fasse porter comme un saint Denis! » ; une citation extraite du « Vieux Cordelier » de ce généreux écervelé de Camille Desmoulins et toutes les phrases torrentielles de Danton : « Aux rois, jetons en défi une tête de roi !» « Laissez bouillonner la liberté jusqu'à ce que l'écume en sorte !» « Encore si je pouvais laisser ma caboche à Saint-Just, mes jambes à Couthon et mes c... à Robespierre ! » enfin le mot sublime et bête de l'incorruptible cerné dans l'Hôtel de Ville : « Au nom de qui signerai-je^{xiii}? »

Inutile de dire que ce drame ne vit jamais la lumière de la rampe. Son auteur ne le jugea même pas digne d'être conservé parmi ses manuscrits. Mais Cladel, qui fut toute sa vie hanté par les souvenirs de 89 et de 93, devait tenter à nouveau, au cours de sa carrière littéraire, d'écrire une tragédie révolutionnaire, et sa fille, Mlle Judith Cladel, conserve pieusement un fragment inédit d'une pièce dont le titre aurait été peut-être **Saint-Just** ou **les Montagnards**.

Dans ce fragment inédit, où de réelles beautés alternent avec des imperfections, où le dialogue atteint parfois la vigueur du dialogue cornélien, nous voyons nettement à quels hommes de la Révolution allaient les sympathies de Léon Cladel. De même que les écrivains de son époque, Leconte de Lisle, Louis Blanc, admiraient Robespierre et ses amis, Cladel, lui aussi, applaudit à l'œuvre de l'Incorruptible et de Saint-Just.

Mais lisez plutôt :

LES MONTAGNARDS

ROBESPIERRE

Mais, à mes questions ils se sont toujours tu.
Nulle réponse. Eh! bien, Saint-Just, qu'en penses-tu?

SAINT-JUST

La République est pure, et qui la calomnie
Est allié du trône et de la tyrannie.
Ils ont dit, trahissant l'inflexible équité,
Que Robespierre était traître à la liberté.
Ce qu'ils ont dit de moi, permets-moi de le taire,
Maximilien, tu sais quel est mon caractère.
Occupé seulement des maux de la patrie,
Mes cruels ennemis sont ceux qui l'ont flétrie
Ou ceux qui l'ont voulu flétrir en t'insultant.
Ah! ceux-là, quels qu'ils soient, esclaves en démence,
Ou ci-devant impurs, pour eux, nulle clémence;
Qu'ils soient jugés, punis et frappés sans remord ;
Qui touche à l'œil du peuple a mérité la mort.
Guerre à l'aristocrate et vive Robespierre,
Tant qu'il opposera, ferme comme la pierre,
Un cœur impitoyable aux vœux des conjurés!
La République veut des hommes assurés.

.....
Pour la servir, et nous, ses humbles serviteurs,
Soyons dignes du peuple, étant les dictateurs
Que le peuple a nommés, dans sa haute colère,
Pour que chacun ici reçoive le salaire
Qu'a mérité son crime ou valu sa vertu.
Malheur à nous, jamais, si le cœur abattu,

.....
Lâches, nous hésitons à faire ce qu'il faut.
C'est dresser de nos mains notre propre échafaud.
Robespierre, mourons, si nous ne savons vivre.
La nation est là, toute prête à nous suivre,
Si nous la dirigeons selon ses beaux instincts,
Ou bien, prête à punir ses guides incertains,
Si, marchant au hasard, craintifs, d'un pas oblique,
Ils laissent en leurs mains sombrer la République.
Ce que pense Saint-Just et ce qu'il pressent là,
Saint-Just l'a dit sans peur, Robespierre. Voilà.

ROBESPIERRE

Je m'attendais, Saint-Just, à tes fières paroles.
Elles te font honneur. Accomplissons nos rôles.
Notre sang appartient tout à la nation,
On m'entendra le dire à la Convention,
Et, par elle approuvés en ce que tu décides,
Robespierre et Saint-Just, toujours tyrannicides,
Sur les têtes des rois porteront le niveau.
Le peuple qui gouverne est un peuple nouveau;
Lui seul est souverain, lui seul arbitre et maître;
A ses décrets, on doit fléchir et se soumettre,
Et quiconque se croit au-dessus de sa loi
Sera par nous traité comme Capet, le roi.

Paris est aujourd'hui ce que jadis fut Rome;
Il a pour l'univers écrit les Droits de l'Homme,
Et ces droits-là, tyrans, il faut y obéir.
Incapable de vaincre, essayez de trahir,
Essayez de porter ici tous vos esclaves
Le peuple est! un volcan, et brûle de ses laves
Qui, d'une main profane attende aux libertés.
Persécuteurs, venez voir vos persécutés
Leur éducation est faite, ils vous connaissent;
Où l'esclave naissait, des hommes libres naissent.
.... tous vos soldats, vos bandits mercenaires
D'un vrai peuple entendront retentir les tonnerres
Votre vil ramassis d'Allemands, d'Autrichiens
Saura si les Français sont encore des chiens
Que l'on peut à son gré mener à la baguette.
Tyrans, chacun ici vous abhorre et vous guette.
Arrivez, apportant et la guerre et le deuil
Un égout de Paris sera votre cercueil.
Vous propagez ici la discorde intestine
Ce crime à Louis Capet valut la guillotine.
Ah ! malheur à qui louche à ces droits éternels
Que nous avons conquis, nous, Conventionnels.

.....

SAINT-JUST

Les tyrans sont vaincus et malgré l'Angleterre,
Malgré Pitt et Cobourg obligés à se taire.
Je crains peu les muets, je crains les orateurs.
Ceux que j'entendis hier nous traiter d'imposteurs.

ROBESPIERRE

Imposteurs, nous, qui donc a dit cette infamie ?
Qui donc a pu tromper ma justice endormie ?

SAINT-JUST

Robespierre, on t'attend ce soir aux Jacobins,
Viens-y. Je veillerai. J'ai des gardes urbains.

ROBESPIERRE

Veiller sur moi, Saint-Just! explique ta pensée!

SAINT-JUST

On veut te perdre, on veut... ta vie est menacée.

ROBESPIERRE

Qui la menace?

SAINT-JUST

Un traître.

ROBESPIERRE

Et pourquoi?

SAINT-JUST

Ta vertu.

ROBESPIERRE

Ce traître, quel est-il, enfin ? Le connais-tu ?

Je le connais. SAINT-JUST

Son nom ? ROBESPIERRE

Un homme bien redoutable. SAINT-JUST

Et l'homme ? ROBESPIERRE

Encore plus. Il soupait à ta table
Dernièrement, et artoi, tu tremblais, disait-on,
En l'écoutant parler. SAINT-JUST

C'est Danton ! c'est Danton ! ROBESPIERRE

C'est lui-même, Danton, et peut-être Camille. SAINT-JUST

Danton seul est à craindre. Oh ! cet homme en vaut mille.
Il faut que je le voie et le verrai demain.
Il est bien fort, il a le peuple dans sa main. ROBESPIERRE

Nos mains valent la sienne, et, puisqu'il embarrasse... SAINT-JUST

Y songes-tu ? Danton ? ROBESPIERRE

Est-il d'une autre race
Que nous tous, Robespierre, et crois-tu qu'il vaut mieux? SAINT-JUST

Ah c'est un homme ! ROBESPIERRE

Un traître ! SAINT-JUST

Un aigle ! ROBESPIERRE

Un factieux ! SAINT-JUST

Un lion qui rugit ! ROBESPIERRE

Qu'il rugisse et s'explique ! SAINT-JUST

ROBESPIERRE

Saint-Just, nul plus que lui n'aime la République.
Il se vante d'en être un des grands fondateurs :
C'est vrai.

SAINT-JUST

Ce corrompu hante les corrupteurs.
Il nous faut le détruire.

ROBESPIERRE

Il est indestructible.

SAINT-JUST

Robespierre recule ! O toi l'Incorruptible,
Soutenir de tes mains pures ce corrompu !
Sois digne de ton nom et vois ce qu'il a pu !
Le peuple te proclame et te connaît austère.
Que de sa voix Danton fasse trembler la terre ;
La tienne est plus puissante et plus puissant ton nom.
Danton est girondin, il a trop vécu.

ROBESPIERRE

NON

.....

ROBESPIERRE, SAINT-JUST, DANTON

DANTON

Que de la liberté fleurisse le grand arbre !

SAINT-JUST

Cette chaleur t'honore.

DANTON

Eh ! bien, l'homme de marbre,
Ressens-la comme moi ; sois-en purifié ;
Montre que tu n'as point un cœur pétrifié !

SAINT-JUST

Tout homme qui médite avec peine s'enflamme.
Ton cœur bouillonne, et moi, je commande à mon âme.

DANTON

De ta froide vertu je crains l'inaction.

SAINT-JUST

Moi, ta mobilité, ta chaude passion.

DANTON

Je suis homme et je vibre ainsi que tous les hommes.

SAINT-JUST

On doit être impassible, étant ce que nous sommes.

DANTON

Impassible est Saint-Just, il est pareil aux dieux.

SAINT-JUST

Prends-garde, fier Danton, d'être trop radieux !

De ta flamme, ébloui, tu courras aux ténèbres.

DANTON

Ceci ressemble fort aux oraisons funèbres.
Prépare-tu la mienne ?

SAINT-JUST

Il se peut.

DANTON

Pauvre enfant !

SAINT-JUST

Ta voix a beau sonner ainsi qu'un olifant,
Elle se brise et meurt devant ce cœur de pierre.

DANTON

Allons, c'est le combat. En garde, Robespierre !
Car il est sûr de toi pour parler de ce ton
A l'exterminateur.

ROBESPIERRE

Apaise-toi, Danton.

DANTON

Si je donnais carrière à toute ma violence,
Saint-Just, déjà, serait anéanti.

ROBESPIERRE

Silence.

DANTON

Ne force point Danton à devenir hideux.

SAINT-JUST

Tu l'es !

DANTON

Représentants, écoutez-moi tous deux.
.....

DANTON

Écoute.....
.....
.....

Et tous les rois courbés sous le peuple géant,
Danton pourra mourir et rentrer au néant.
.....

Saint-Just, ton vœu suprême, on doit l'entendre ici.

SAINT-JUST

Je n'ai qu'un mot à dire, et ce mot le voici
J'aimais la liberté, je la fis telle qu'elle;
La République expire et je meurs avec elle.
Dans l'avenir, un jour, nos fils nous jugeront;
Ce que les montagnards étaient, ils le diront.

Léon Cladel

Cette entrevue de Robespierre, Saint-Just, Danton, imaginée par Cladel, ne repose sur aucun récit historique; mais, par contre, des récits - contradictoires, il est vrai - ont été donnés d'une

entrevue qui aurait eu lieu, vers la fin de ventôse an II, entre Robespierre et Danton. « Leur éloignement », écrit Louis Blanc, « était devenu tellement marqué que leurs amis communs en prirent alarme. Sur l'initiative de Daubigny, adjoint au ministère de la Guerre, on songea à les rapprocher, et Humbert, chef du bureau des fonds des relations étrangères, les invita l'un et l'autre à un dîner où se trouvèrent, indépendamment de Daubigny, Panis, Legendre, le ministre Deforgues et Boursier, administrateur des subsistances militaires.^{xiv} »

II

LÉON CLADELET LES ANCÊTRES DE 93^{xv'}

Le lecteur a trou vé dans la première partie de cet article un très important fragment des *Montagnards*, la tragédie de Léon Cladel.

Qu'aurait-elle été si l'auteur l'avait terminée ? Nous ne saurions le dire d'une façon précise. Sans doute nous y aurions vu se dérouler dans toute son ampleur le drame, qui eut pour dénouement en germinal an II, la mort sur l'échafaud de Danton et de ses amis et peut-être l'auteur, par prescience historique, nous aurait-il donné les raisons de profonde politique qui motivèrent ce dénouement.

Quoi qu'il en soit, dans le fragment inédit que nous venons de citer, éclate nettement l'admiration de Cladel pour les vaincus de Thermidor. Mais, dira-t-on peut-être, tout ceci n'est que littérature.

Pour tous ceux qui connaissent l'admirable sincérité de l'œuvre de Cladel, l'argument ne saurait porter.

J'ai interrogé à ce sujet M. Arthur d'Echerac, en littérature George Dargent, que l'auteur des *Va-Nu-Pieds* avait surnommé, « son compagnon de labour et de soleil^{xvi} ».

M. d'Echerac a bien voulu pour moi réveiller les vieux souvenirs. Au cours d'une visite, je lui ai lu les *Montagnards*. « Mais tout Cladel est dans ce fragment, s'est-il écrié. Il me semble le voir à son arrivée à Paris, soigné de sa personne comme un jeune dandy, avec ses gilets à la Robespierre, ses longues cravates à petits pois et ses larges pantalons rétrécis à la cheville^{xvii}, ardent, enthousiaste, parlant de ses projets littéraires et aussi de la question sociale, discourant sur la Révolution qu'il connaissait à merveille, proclamant son admiration pour les hommes de la grande époque, vantant la probité et l'austérité de Robespierre et de Saint-Just et par contre donnant force coups de boutoir à Danton, le corrompu »

Oui, l'écrivain qui a signé le roman de Pierre Patient^{xviii} ne pouvait aimer Danton, l'homme qui prit la défense des Indulgents agioteurs, compromis dans le scandale de la Compagnie des Indes.

Pierre Patient, le héros du livre, est un ouvrier, un porte-blouse, dont l'âme ardente vibre à toutes les idées généreuses et surtout c'est un citoyen vertueux, dont Robespierre eût aimé à faire l'éloge. Il est imbu des grands principes de 89 et ses sentiments, ses idées, il les doit à une noble femme que son affection a surnommée Mère Blanche et qui n'est autre que la citoyenne Le Toll, la veuve d'un révolutionnaire- que Cladel se plaît à parer de toutes les vertus.

Le citoyen Le Toll envoyé, imagine l'auteur, aux États Généraux par le Tiers État de Cahors, et plus tard membre du Comité de Salut public, « sombra avec Couthon, Saint-Just et Robespierre ».

Une heure avant de monter sur l'échafaud, il écrivit à sa femme, et sa lettre se terminait ainsi « Le glaive des lois est devenu le couteau des scélérats ; ils m'ont condamné sans jugement et les geôliers m'entraînent au greffe où me prendra le bourreau ; viens me voir mourir ; je mourrai bien. »

Et, « obéissant à ce vœu », la citoyenne Le Toll « suivit les fatales charrettes depuis la Conciergerie jusqu'à la place de la Révolution, et là, salua la vaillance de son mari, qui fut exécuté l'avant-dernier du groupe incorruptible vaincu^{xix} »

C'est dans le culte des martyrs du 9 thermidor que Mère Blanche a élevé Pierre Patient. Sur les lèvres de cette femme stoïque comme une Romaine, « toute la légende immortelle ressuscitait, orageuse, mouvante, tangible, et les morts, évoqués, sortaient en foule de leurs tombeaux.

Hier, oui, c'était hier qu'elle avait crié des tribunes publiques de l'Assemblée nationale à Mirabeau et plus tard, de celle de la Convention aux tièdes et veules Girondins, qui trahirent à la

fois la nation et la cour : « Il n'y a pas de milieu : liberticides ou tyrannicides, choisissez » A Camille Desmoulins « Assez, assez, tu n'es: qu'un enfant ! ». A Danton « On te croyait beaucoup plus d'audace. » A Robespierre aîné « Tu dors, éveille-toi donc » A Marat « Agis en plein soleil et renonce à ta cave. » A Saint-Just « Tranche, tranche toujours et délivre-nous du mal, archange.^{xx} »

Cette vaillante ne cesse de prôner à son petit-fils la grandeur d'une vie vertueuse. Elle lui dit « Les hommes sont de la même essence; en tant qu'individus, tous se valent une seule chose les fait supérieurs : la vertu^{xxi} »

C'est au nom de la vertu et de l'Être suprême, que Mère-Blanche, vraie prêtresse du culte cher à Robespierre, avait uni sa fille au père de Pierre Patient. Par une belle journée ensoleillée, elle avait conduit les deux fiancés dans la campagne, et là, en face de la Nature, elle avait officié.

« Lucrèce, ma fille, mon enfant, aimes-tu de tout ton cœur, de toute ton âme, Lazare Patient, demanda-t-elle. - Oui, répondit sincèrement la promise. - Et toi, Lazare, aimes-tu de toute ton âme, de tout ton cœur ?, ma fille, Lucrèce Le Toll ? - Oui, mère, autant qu'il m'est permis et j'éprouve pour vous les sentiments d'un fils. - Eh bien ! ici, par cette grande Nature qui vit, qui nous entoure, en qui nous sommes, par l'Être Suprême qui la meut et la gouverne, par la Vertu qui fait les hommes dignes, de ce nom, jures-tu de toujours aimer ma fille, et de vivre et de mourir dans la foi de son père et du tien? - Je le jure ma mère, par la Vertu, par la Nature, par l'Être Suprême – Aimez les autres, aimez-vous, je vous unis, mes enfants -Et Jeanne Le Toll abaissa lentement ses mains maternelles, bénissantes sur la tête des nouveaux époux qui sans s'être rien dit, s'étaient simultanément agenouillés devant elle.^{xxii}»

Ne croirait-on pas lire la description d'une fête civique célébrée en l'an II dans un Temple consacré à l'Être Suprême.

Citoyen vertueux, Pierre Patient, reste toute sa vie pieusement fidèle aux préceptes de sa mère-grand, l'héroïque « conventionnelle », dont le burin de Cladel nous a gravé les traits. Bien que lettré, il s'honore de ne devoir son pain quotidien qu'à une profession manuelle, et, pour lui, il n'est pas de plus noble occupation que celle de consacrer ses loisirs à l'instruction de ses camarades ouvriers. Le soir venu, il les réunit au faubourg Saint-Antoine pour leur commenter le Contrat Social ou leur exalter la grande tradition révolutionnaire.

C'est donc bien un fils de la pensée robespierriste que ce Pierre Patient, « républicain d'instinct, socialiste par raison^{xxiii} », qui trouve sa joie dans la pratique de la vertu, de cette vertu que Robespierre prônait et dont il voulait faire la clef de voûte de la cité^{xxiv} .

Et nombreux sont dans l'œuvre de Cladel les héros probes et vertueux, qui pourraient s'enorgueillir d'appartenir à la même lignée que Pierre Patient. Il serait trop long d'énumérer leurs noms, titres et qualités mais je ne saurais oublier le curieux **Titi Foissac IV dit la République et la Chrétienté**, citoyen généreux entre tous, qui s'honore d'être théophilanthrope et reste toute sa vie fidèle au culte des martyrs de Thermidor dont une estampe populaire suspendue aux murs de son cabinet de travail, représente le supplice^{xxv} ; ni ce Régicide que Cladel vit à Paris en 1857, applaudissant « Saint-Just, qui tout couvert encore de la poudre des champs de bataille du Hainaut s'élançait à la barre vers Couthon et Robespierre décrétés d'accusation. » ; ni cet Ancêtre disant « Le liberticide sacrilège de ce Corse qui, longtemps ayant rampé devant l'Incorruptible, se vendit aux dépravés du Directoire, à Barras. ^{xxvi}»

Inutile de multiplier les preuves de l'admiration de Cladel pour Robespierre et ses amis. J'ajouterai seulement que l'auteur des **Va-Nu-Pieds** avait une particulière affection pour Saint-Just. Il l'aimait en poète : Saint-Just lui représentait la jeunesse et le courage de la Révolution.

Il aimait son profil austère et élégant et se plaisait à dire que ce profil il le retrouvait dans la physionomie de sa fille chérie Judith Cladel.

Il admirait son rôle de représentant aux armées et lorsque la France fut, vaincue en 1870, il déclarait « qu'il aurait voulu voir se lever une nuée de Saint-Just^{xxvii}. »

Enfin l'impassibilité du jeune conventionnel montant à l'échafaud lui semblait admirable et lorsqu'il voudra, dans sa **Kyrielle de chiens**, vanter le courage d'Orsini à l'exécution duquel il avait assisté, il dira : Il est mort « stoïque comme Saint-Just. » ?

Pour lui Saint-Just était le grand ouvrier, l'Archange qui, s'il avait vécu, aurait terrassé le mal, c'est-à-dire l'égoïsme des possédants et fait régner la vertu. C'est Saint-Just qui aurait fait une réalité des théories exposées par le maître Robespierre^{xxviii}.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes qu'allait l'admiration de Cladel, c'était aussi à leur œuvre. Lisez le roman *N'a-qu'un-oeil*, aux pages poignantes et pittoresques s'il en fût.

A lire ces pages, on sent bien qu'elles ont été conçues par un paysan, le fils de *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas*, qui sent revivre en lui les colères ancestrales contre les exactions de la féodalité tracassière et qui pousse un cri de joie en rappelant l'œuvre d'émancipation accomplie par la Révolution. On sent, dans ce livre, vibrer l'âme ardente de Cladel. Dans un mouvement de reconnaissance pour tous les ouvriers de la grande époque, l'auteur, oubliant leurs divisions intestines et oubliant aussi ses sympathies personnelles, rend hommage à « ces hydres bienfaisantes, Danton^{xxxix}, Robespierre, Marat, Saint-Just que l'humanité tôt ou tard honorera^{xxx} » et à tant d'autres « girondins, montagnards, hébertistes, morts si jeunes pour la Révolution^{xxxii} ! »

Et pourquoi Cladel avait-il tant de sympathie pour les ancêtres de 93 et en particulier pour Robespierre et pour Saint-Just ? Pourquoi ? Mais parce qu'il trouvait chez les grands ancêtres les qualités d'énergie nécessaires aux vrais hommes d'Etat, parce qu'il trouvait chez Robespierre et chez Saint-Just les qualités de vertu et de désintéressement qu'il ne trouvait pas, hélas chez les hommes de sa génération.

Vertueux et désintéressé lui-même, il aimait le peuple, comprenait que, pour le défendre utilement, il ne faut point avoir des appétits dantonistes.

Toute sa vie Cladel a défendu la plèbe et une grande partie de ses œuvres ont été écrites en vue du bon combat pour la justice sociale^{xxxiii}. Quelqu'un a pu dire de lui, qu'il fut l'auteur des vrais *Misérables*. Il glorifie en effet dans un livre célèbre les *Va-nu-Pieds*, tous ceux que la vie a meurtris, tous les gagne-petits, tous les miséreux, tous les meurt-de-faim.

Aimant la plèbe, il aima également tous ceux qui la comprenaient, tous ceux qui travaillaient pour son émancipation. C'est pour cela qu'il donna sa sympathie aux hommes de 93 ; c'est pour cela qu'il suivit pieusement le cortège qui accompagna à sa dernière demeure le chantre de *Lisette* (1857)^{xxxiiii} ; c'est pour cela qu'il assista - avec une émotion intense - à l'exécution d'Orsini, plein d'admiration pour cet homme, qui sut mourir « imperturbable comme il avait vécu, stoïque comme Saint-Just sur un pareil échafaud, et comme plus tard Delescluze sous les balles versaillaises »^{xxxiv}.

Mais par contre Cladel se détourna de tous ceux qui lui parurent trahir la cause du lion populaire.

De quelle amitié n'avait-il pas été lié avec Gambetta ! Originaires tous deux du pays quercynol, ils s'étaient rencontrés au quartier latin et n'avaient pas tardé à avoir l'un pour l'autre la plus vive affection^{xxxv}.

La République proclamée le 4 septembre, Cladel put croire que l'heure de la justice sociale était enfin venue. Gambetta faisait partie du nouveau gouvernement de grandes choses allaient être faites !

Mais, hélas les opportunistes et les sages eurent raison des intransigeants et des démocrates les réformes furent encore une fois ajournées et les politiciens se partagèrent les richesses de Marianne.

Dès lors Cladel se détourna de son ami de jeunesse, dès lors celui-ci prit à ses yeux figure de traître. Dans sa nouvelle *Ex-Va-Nu-Pieds*, écrite avec une douloureuse tristesse non résignée, « il détailla l'amertume de sa déception devant la versatilité de ce coq transmué en gerfaut, de cet égalitaire passé prince, de ce Brutus transfiguré en César, qu'il ne voulut jamais revoir^{xxxvi} ».

J'ai entendu raconter par des familiers de Cladel l'anecdote suivante, qui dépeint à merveille la nature intransigeante et fièrement orgueilleuse du maître écrivain. Un jour où Gambetta, président de la Chambre des députés, rentrait en voiture dans sa petite maison de Ville-d'Avray, il rencontra, à la lisière des bois de Meudon, Léon Cladel suivi de ses chiens. Se rencontrer ainsi fortuitement, quelle émotion pour ces deux hommes qui avaient eu si longtemps l'un pour l'autre une profonde affection Arrêter ses chevaux, descendre de voiture et tendre la main à son compatriote ce fut l'affaire d'un instant pour Gambetta qui, malgré tout, était un grand cœur ; mais Cladel, inexorable, ne bougea point, refoula au plus profond de lui-même l'émotion qu'il ressentait,

refusa la main qui lui était tendue et se contenta de dire à celui qui venait si spontanément à lui « Va, continue ta route. » Puis, il rentra chez lui, mélancolique, car il l'aimait toujours, cet « ex-vanu-pieds », dont les harangues volcaniques l'avaient maintes fois grisé, jadis au Quartier latin.

Cladel aimait le peuple et il eut du moins la consolation de sentir qu'il était aimé des miséreux.

Les meilleurs de ses romans sont consacrés à la gloire du Quercy et de ses paysans. Ces paysans qu'il aime, il les flagelle pour leur avarice, leur cuistrerie pourquoi ? Parce qu'il aurait voulu les rendre meilleurs. Aussi fut-il vraiment touché de voir que, malgré la virulence de ses critiques, certaines de ces âmes frustes, ayant compris la sincérité de ses livres, venaient à lui aux heures d'infortune.

C'est ainsi qu'un jour Léon Cladel reçut une lettre éplorée d'un paysan quercynol lui disant en substance « Je sais, Monsieur, combien vous aimez ceux de la glèbe et viens vous supplier de vous intéresser à l'un d'eux. Mes filles ont fauté, les gendarmes sont venus les prendre. Or le temps de la moisson approche et je suis seul; c'est la ruine, c'est l'huissier à ma porte ! »

Et Cladel, qui ne fréquentait guère les antichambres des ministères, de se désespérer, car il ne savait comment ni auprès de qui intervenir en faveur de ce brave homme. Et soudain, il se rappela qu'en 1851, à Montauban, parmi les déportés auxquels il avait offert une fleur écarlate, se trouvait un jeune avocat, M. Manau, devenu depuis président de Chambre au tribunal de la Seine et plus tard procureur général à la Cour de Cassation 1.

Aussitôt Cladel écrivit à M. Manau qu'il n'avait jamais revu depuis 1851, lui rappelant certaine journée de décembre et lui demandant son intervention pour son compatriote^{xxxvii}.

Cette intervention se produisit et à la grande joie de Cladel, elles furent bientôt rendues à la liberté et aux joies de la moisson les deux quercynoles que l'amour avait sans doute ensorcelées.

Cladel aimait le peuple. Pour lui, il aurait voulu voir tirer des principes de 89 toutes leurs conséquences logiques, toutes leurs conséquences égalitaires. Bien que plein d'admiration pour la Révolution française, il estimait que son œuvre sociale était incomplète. Dans sa lettre à Louis Veillot, il dit « Une dernière fois, insistons-y 89 n'a libéré que les bourgeois. Si la Révolution a tout fait pour le Tiers, une caste de la nation, elle s'est préoccupée assez peu de la nation proprement dite, ouvriers et paysans, et ces derniers qui sont la majorité du peuple attendent encore l'émancipation radicale qui fera d'eux ce qu'ils doivent être, des hommes, des citoyens
»^{xxxviii}

Ces lignes sont de 1872. En 1885 précisant sa pensée, Cladel prête aux conventionnels l'apostrophe suivante à l'adresse des politiciens opportunistes de la III^e République :

« A vous, s'écrieraient-ils, s'ils avaient encore la parole, à vous, c'était à vous d'achever la Révolution que nous avons inaugurée; autrefois, nous abolîmes la noblesse, c'est à vous aujourd'hui de refréner la bourgeoisie, d'où nous sommes et d'où vous sortez : elle n'était pas, elle est tout et le peuple n'est rien ! A bas les barrières que vous avez laissé relever à bas les castes qui se sont reformées sous d'autres dénominations, et meurent à jamais la calotte, la soldatesque, le fisc, les censeurs, les robins et les sbires, et la finance à bas tous les tyrans et que la nation affranchie de ses entraves et délivrée de toutes ses servitudes, ayant du pain assuré pour chacun de ses enfants, et de l'instruction pour chaque esprit et la liberté pour tous, se montre enfin et soit souveraine. Aux armes, citoyens^{xxxix}»

Par l'exposé de ce programme social, Léon Cladel était fidèle à la pensée robespierriste, à la pensée de l'homme d'État qui prononça le fameux discours du 24 avril 1793 sur le droit de propriété et fut l'auteur de la célèbre déclaration des droits « qui deviendra sous Louis-Philippe et pendant la seconde république comme la charte des socialistes français »^{xl}.

Léon Cladel, socialiste de tempérament, se désespérait, s'aigrissait à la pensée que, de longtemps encore, elle ne serait pas créée la cité de justice que ses vingt ans avaient rêvée.

Il voulut du moins fustiger ceux qui avaient trahi la cause de la justice sociale. Il voulut lui aussi écrire ses **Châtiments**. Ils se seraient appelés **Paris en travail**. Dans ce livre, qui aurait été une histoire des premières années de la troisième République, Léon Cladel aurait dit toutes les apostasies et toutes les trahisons. Voici d'ailleurs une analyse de ce livre, que l'auteur ne put terminer^{xli} :

« Et quand, à force de voir se lever des aurores claires, toujours finalement suivies de crépuscules fangeux, il eut compris qu'aucun espoir ne restait; quand il fut convaincu que l'heure du peuple ne sonnerait jamais, un féroce besoin le prit de démasquer les imposteurs et de les clouer au pilori. Sa Némésis devait porter le titre de **Paris en travail**.

On y aurait vu la France mourant des turpitudes de l'Empire, tandis qu'une nausée grandissante hâtait l'heure de la liberté. Puis c'était l'année terrible, la réaction, la lutte, le triomphe, l'avènement de ses amis, puis le recommencement éternel des mêmes choses, la faillite aux promesses, la duperie du prolétaire et son aveuglement, son désespoir, sa vaine révolte « Ah! quel livre eût surgi de cette indignation écrit en cette langue de feu qui lui était familière, en quelles pages incomparables n'aurions-nous pas vu défiler sous le fouet les hâbleurs, les tripoteurs, les concussionnaires, vermine acharnée sur la carcasse de la République et c'eût été une délectable série de soufflets sur toutes ces joues d'Isariotes.

Les masques violemment arrachés eussent laissé les faces à nu, cibles honteuses et blêmes, criblées de pommes cuites, par ce peuple toujours confiant, toujours pipé, auquel lui, Cladel, n'avait jamais rien demandé, dont il n'avait jamais rien reçu, parce qu'il fut un des seuls à l'aimer pour lui-même. Voilà ce qu'aurait été ce vaste pamphlet. Il avait pris forme depuis longtemps dans les réserves de son cerveau, quand la gueuse est venue d'un attouchement brutal, le glacer pour jamais^{xlii}»

N'est-il pas compréhensible qu'un tel homme, qui fut la loyauté et la probité même, fût plein d'admiration pour le citoyen qui mérita d'être appelé par ses contemporains l'Incorruptible, de même qu'autrefois à Athènes, -exemples uniques dans l'Histoire un grand citoyen avait mérité d'être appelé le Juste^{xliii}.

LÉON CLADEL, Poète

Nos lecteurs ont pu apprécier les qualités de facture dont Cladel a su faire preuve dans son poème « *Les Montagnards* ». Pour la plupart des lettrés pourtant, Cladel n'est qu'un prosateur, un puissant prosateur sans doute, mais non un écrivain en vers ; pour quelques-uns son bagage poétique se réduit à « Mon Ane », le magnifique sonnet où se retrouve son âme débordante d'amour et de pitié pour les bêtes.

Maurice Bouchor me disait récemment dans quel religieux silence Cladel était écouté, vers 1880, dans les réunions littéraires de l'époque, lorsque de sa voix harmonieuse de méridional, dominant l'assemblée de sa belle figure de Christ, il récitait

MON ANE

Il avait sur l'échine une croix pour blason
Poussif, galeux, arqué, chauve et la dent pourrie,
Squelette, on le traînait, hélas! à la voirie,
Je l'achetai cent sous; il loge en ma maison.

Sa langue avec amour épile ma prairie
Et son œil réfléchit les arbres, le gazon,
La broussaille et les feux sanglants de l'horizon
Sa croupe maintenant n'est plus endolorie.

A mon approche, il a des rires d'ouragans,
Il chante, il danse, il dit des mots extravagants
Et me tend ses naseaux imprégnés de lavande.

Mon âne, sois tranquille, erre et dors, mange et bois,
Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois;
Va, je te comblerai d'honneurs et de provende.

Moulin de la Lande en Quercy (avril 1865).
(Parnasse contemporain, 3e série 1876.)

Certes, la pièce est belle, mais Cladel n'est pas l'auteur de ce seul petit chef-d'œuvre. Il a ciselé bien d'autres joyaux et son nom brille dans les recueils du Parnasse Contemporain à côté de ces noms illustres Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Catulle Mendès, José-Maria de Hérédia, Léon Dierx. Lié avec Louis-Xavier de Ricard, il fréquentait en effet le groupe réuni autour de l'éditeur Lemerre. Est-ce à dire qu'il faut le ranger parmi les Parnassiens ? – Si l'école parnassienne est avant tout celle de la beauté plastique et de l'impersonnalité poussée jusqu'à l'indifférence, l'épithète de Parnassien ne lui convient guère. A vrai dire, ce fut un poète, un poète original, qu'il est bien difficile de classer dans une école. Son talent est joliment nuancé, son vers, qui revêt ici le manteau classique, est là nerveusement coupé comme celui d'un symboliste. Toujours pénétré de sentiment, il déborde souvent de passion.

Pour permettre au lecteur de juger de la diversité de son talent, je vais citer quelques pièces poétiques de Léon Cladel. Quelques-unes sont rigoureusement inédites. Les autres ont paru, il y a très longtemps, dans des revues comme le Boulevard, la Jeune France, la Lauzeto, (l'Alouette), et sont fort peu connues.

I. POÈMES IMPIES

C'est surtout de 1858 à 1862 que Cladel écrivit ses vers (plus tard, il se consacra à son œuvre de prose) et c'est précisément à cette époque qu'il recevait des leçons de style de Charles Baudelaire, ce magicien ès lettres, comme il se plaisait à l'appeler.

Aussi ne faut-il pas s'étonner, s'il a rimé quelquefois sur les thèmes familiers à son maître. Comme son maître, il a chanté les hommes, qui dans leur ardent désir de connaître veulent

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

C'est surtout dans son beau poème des Carriers, qu'il a magnifié le défi de l'homme à la Divinité. Il serait trop long de publier ici cette pièce de 300 vers inédits, écrite en 1862 et dédiée à Jean Richepin, l'auteur des Blasphèmes, qui en possède le manuscrit ; mais nous pouvons citer trois sonnets inspirés par la même idée de révolte.

Lisez, voici de nouveaux Titans, qui veulent escalader le ciel :

L'ÉCHAFAUDAGE

Dôme ou tour, quel est donc l'éternel monument
Qu'ils veulent ériger, tous ces nains périssables?
Le front de leur machine atteint le firmament;
Elle pousse ses pieds au plus profond des sables.

Immense elle projette impétueusement
Ses bras, ses mains, ses doigts, ses nerfs inextricables
Elle a je ne sais quoi d'étrange, d'alarmant,
On n'ose interroger ces vis, ces pieux, ces câbles.

Cent mille, un million, un milliard suspendus,
Au grand échafaudage, ils montent éperdus.
L'un d'eux au ras du ciel « Des clous, des ais, des toiles,

Deux poutres, compagnons, et nous sommes rendus 1 »
« Ni bois, ni fer! » Alors, mordant ses poings tordus
Encore un peu, dit-il, nous touchions aux étoiles! »
(Paru dans le Boulevard, du 9 novembre 1862.)

Voici, par contraste, les hommes qui veulent sonder les mystères du sein de la terre.

LE PUIT

A J. Barbev d'Aurevilly.

Ténèbres. La nuit pleure. Il s'élève des ombres
Du gouffre un bruit qui porte au coeur; désespéré
Clapotement de mains fouillant des fanges sombres
Le puits sanglote; un homme y parle « Je vaincrai !

J'ai sondé l'insondable, enfin. Enfin – Mes nombres
Sont exacts, mon calcul, cette fois, bien tiré. »
Tout à coup retentit un choc de lourds décombres
On n'entend plus la voix en l'abîme foré.

Au ciel morne la Lune apparaît en tunique

De lumière et projette un regard ironique
Au fond du puits où meurt ce cri prodigieux

« Trois fois maudit soit Dieu! Je voyais le mystère
Des profondeurs; j'étais aux boyaux de la terre,
Ma lampe s'est éteinte. Allumez-vous, mes yeux! »
(Inédit.)

Mais triomphe! Si les hommes n'ont pu escalader le ciel ; s'ils n'ont pu sonder les mystères du sein de la terre, ils se sont du moins rendus maîtres des airs et c'est dans une vision prophétique que Cladel nous dit le rêve d'Icare réalisé, qu'il nous dépeint « l'Hippogriffe invincible », c'est-à-dire l'avion ou plutôt le dirigeable, sur lequel les humains pourront prendre « le ciel pour cible ».

LE MONSTRE

Il arrive, il regarde, il fume, il crache, il passe,
Il est passé le grand monstre admirable, issu
De l'homme, il est passé, l'avez-vous aperçu
Mordant le mors, hurlant la faim, mangeant l'espace?

Où va-t-il où va-t-il avec sa carapace
De fer, ses yeux de sang, le feu qu'il a reçu
De Prométhée? Il hurle, il tonne, il est rapace
Et veut dévorer Dieu qui ne l'a pas conçu.

Il le dévorera, vous verrez! Et la nue
S'ouvrant avec horreur à la bête inconnue,
Aura les flancs troués par ses sabots d'airain.

Il vole, il monte, il est son propre souverain,
L'hippogriffe acharné, l'hippogriffe invincible
Il vient de terre, il monte, il a le ciel pour cible.
(Paru dans la Jeune France.)

Ainsi Cladel nous montre l'homme victorieux dans sa révolte, tandis que Baudelaire, après avoir blasphémé, se met à genoux et s'écrie :

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance.

Dans cette différence d'attitude éclate l'antagonisme de deux tempéraments, que la passion du beau devait pourtant lier l'un à l'autre d'une étroite amitié.

II. SONNETS D'AMOUR

Comme tous les poètes, Cladel devait écrire des vers d'amour. Il en a écrit de forts beaux, qui mériteraient de figurer dans une anthologie. Sacrifiant d'abord au goût baudelairien, il a exalté la passion de l'homme fier d'aimer une femme déchue, malgré sa déchéance et malgré le mépris de cette foule, pour laquelle Baudelaire avait un aristocratique dédain. C'est bien dans la note baudelairienne que le sonnet suivant a été conçu.

LUI ET ELLE

A mon ami Paul Arène.

Plus vous la combattez, plus ma tendresse augmente;
Certes, vous avez beau me dire son passé,
Me répéter, méchants! que sa gorge est charmante,

Qu'on y trouve un satin que vos doigts ont froisse

Je reste où mon amour tranquille s'alimente;
Son corps impérial, vous l'avez encensé.
Mais qui donc, parmi vous, a fait d'elle une amante,
Et battre à l'unisson son cœur toujours glacé ?

Arrivé le dernier et bien tard dans sa vie,
Après avoir beaucoup aimé, beaucoup pleuré,
Sans crainte, sans efforts, muet, je l'ai suivie.

J'aime, comme un enfant, son sein déshonoré
Dites, si vous voulez, qu'elle est très belle, nue
Je vous répondrai « Moi seul, je l'ai connue! »

(Éclair, 29 décembre 1867.)

Plus tard, dans une note plus calme et dans une forme classique, Cladel écrit des vers harmonieusement rythmés, pour lesquels sa plume de puissant ouvrier des lettres se fit délicate et tendre. N'est-ce pas sur un air tendrement musical que se déroule le poème suivant ?

L'AMIE

Tu peux subir l'injure des hivers
Et devenir aussi blanche que neige
Ta bonne bouche où je puisai mes vers
N'oubliera pas notre amoureux manège 1

Allons revoir - veux-tu ?- les buissons verts
Où j'accrochai ta robe de barège,
J'avais alors l'esprit tout de travers;
J'étais naïf et j'étais sacrilège.

Des fleurs d'antan s'il ne nous reste rien,
Les arbres, va, nous reconnaîtront bien
A nos baisers toujours pleins de jeunesse

Et moi, vieillard, qui n'ai point de bon sens,
Je chanterai dans l'herbe et dans l'encens
Les cheveux gris et doux de ma maîtresse.
(1868. Paru dans la Lauzeto (L'Alouette), 2^e année 1878.)

Savourez maintenant ce médaillon. Cladel en l'écrivant se souvint qu'il avait des qualités de peintre et celle pour qui il fut écrit ne dut pas être médiocrement fière de l'avoir inspiré !

MEDAILLON

Brune, d'aspect oriental,
Elle tient haut et droit son buste;
Son œil si doux semble fatal
Et, gracieuse, elle est robuste.

Elle frémit comme un arbuste
L'air barbare et sacerdotal,
Elle est gentille, elle est auguste;
La voix sonne comme un métal.

Elle a des calmes léthargiques
Et des hérissements tragiques,

Sa lèvre veut, son geste dit.

Pareille aux femmes de la Bible,
Elle est la sœur belle et terrible
D'Hérodade et de Judith.
(Inédit.)

III POEMES HEROÏQUES

Enfin, Cladel fut un ardent démocrate, qui sut traduire ses croyances politiques, non seulement dans son œuvre de prose, mais aussi dans ses vers. **Les Montagnards** nous l'ont prouvé. A la même inspiration se rattachent les deux pièces suivantes **Garibaldi à ses Vélites** et **Stances héroïques**.

GARIBALDI A SES VÉLITES

Impatient du joug et secouant le bât,
Toujours au feu, toujours au fort de la bataille,
Exaspéré, frappant d'estoc et de taille,
J'ai combattu trente ans et plus le bon combat.

« Amis, le clairon chante, amis, le tambour bat! »
On se ceignait les reins, on grandissait sa taille,
On offrait en riant sa poitrine à l'entaille
Du fer; on courait sus aux hommes de rabat.

A ces grands souvenirs où j'ai l'âme occupée,
Ma main cherche à mon flanc la garde d'une épée,
Et je vois l'étendard rouge sous le ciel bleu.

Hélas mon bras vaincu, parce que vieux, infirme
N'appuierait plus, enfants, ce que ma bouche affirme,
C'est à vous de brandir notre drapeau de feu.
(Le Gaulois, 3 décembre 1868.)

STANCES HÉROIQUES

I

Le sang coule à bouillons de ton flanc maternel,
Patrie et tes enfants, frappés au cœur, expirent-
O jours d'angoisse, ô jours de deuil ! Deuil éternel !
Que d'hommes ne sont plus, que de femmes soupirent;
Un Tudesque, un Teuton écrase les Gaulois,
Et veut, roi féodal, asservir à ses lois
Ceux en qui de Danton vibrent les fortes fibres
Et dont tel est le vœu mourir ou vivre libres !

II

Jeunes et vieux, ils sont debout à tes remparts,
Sainte cité, tes fils indignés et farouches :
Les cœurs, à l'unisson, battent de toutes parts,
Le même cri pieux monte à toutes les bouches :
« Mère Patrie, ô France ! ô pays insulté !
Nous jurons de mourir, tous, pour la liberté ;
Viennent le roi Guillaume et son Bismarck oblique
Ce cri les recevra : Vive la République ! »

III

Liberté ! Liberté ! Dans ton Paris fumant.
Au-dessus de ses murs rougis du sang des braves,
Ouvre ton aile immense et montre à l'Allemand
Ton front sublime et pur, Méduse des esclaves ;
Inspire à l'étranger la haine des tyrans,
Et nous, ton peuple aimé, nous, les Français mourants,
Nous saluerons en toi, d'un long cri d'espérance
Ton règne, ô liberté, ton grand triomphe, ô France !
1870. (Inédit.)

Moi qui chante les bois, les prés,
Dans ma rugueuse et rouge prose
Où marchent les désespérés
Au regard farouche et morose.

C'est ainsi que Cladel définit son talent de prosateur dans un sonnet sur le tombeau de Théophile Gautier. La plume capable de nous donner cette rugueuse et rouge prose si merveilleuse de coloris et de puissance est la même qui a su nous donner maints sonnets tendres et délicats.

Léon Cladel fut donc un délicieux poète, un poète curieux par la diversité de son talent mais il est bien certain que ses plus beaux poèmes sont encore ses poèmes en prose *le Bouscassié* ou cet *Ompdrailles* qui s'ouvre « comme un palais, glorieux de son portail de marbre^{xliv} » sur une page du vieil Homère.

Notes

ⁱ Il s'agit d'I.N.R.I. que Cladel n'a pas pu publier de son vivant. L'édition de 1931 est en fait une édition partielle. Il faudra attendre 1997 pour découvrir la vraie version de ce roman sur la Commune.

ⁱⁱ Razoua est déjà présent sur de blog.

ⁱⁱⁱ Cladel, du Lot, le collègue de Jean Bon Saint-André à la Convention, paraît avoir joué un rôle assez effacé. Il vota la mort de Louis XVI et repoussa tout sursis à l'exécution. Lévy-Schneider, *Le conventionnel Jean Bon Saint-André*, p.p. 207 et 209 (2 vol., 1901).

^{iv} V. Préface de Léon Cladel à l'*Histoire anecdotique de la Révolution française* de Jean-Bernard. Georges Maurice, libraire-éditeur 1885. Je suis heureux de remercier ici M. Jean-Bernard d'avoir bien voulu me faire connaître cette vigoureuse préface, que l'auteur des *Va-nu-Pieds* a consacrée à son livre.

^v « Ces Cladel furent une famille typique, par les caractères qu'elle fournit, par l'importance que la religion et la politique eurent toujours chez elle. Son histoire détaillée serait celle d'une province méridionale française, on y trouve d'aussi purs huguenots que d'ardents catholiques, par conséquent des royalistes acharnés comme des Vendéens et des républicains qui eussent envoyé le reste de la France sous le couperet, avec, chez tous, une violence, un appétit de combats que leur apportèrent peut-être les peuplades d'invasion et qui devait éclater en fureurs lyriques dans les pages de la Fête Votive et de Mi-Diable. » Judith Cladel, *La Vie de Léon Cladel*, Paris, 1905.

^{vi} En application du décret du 24 février 1793 sur la réquisition, Montauban devait fournir 240 hommes. A cette nouvelle, tous les habitants qui craignaient de partir, s'étaient agités. « Le 8 mars, dans une assemblée de tous les hommes en état de servir, les patriotes proposèrent que les 240 fussent désignés par tirage au sort des cris, des huées leur répondirent. « Que les vrais républicains partent, que ceux qui ont occasionné et veulent la guerre la soutiennent. » Le vacarme dura trois heures, on en vint aux coups, puis l'assemblée se dispersa. Le 10 mars, un dimanche, à la suite de la proclamation de la loi prescrivant la levée du contingent, Cladel, ouvrier bourrelier revenu depuis peu de l'armée du Nord, après de nombreuses stations dans les cabarets des faubourgs, parcourut les rues en uniforme de garde national, brandissant un sabre, menaçant de couper les arbres de Liberté, traînant à sa suite 150 individus, aux vociférations de « Point de sort Vive la Liberté, Vive le Roi » et en patois « Les chardonnerets (lous çardis) ne sont pas morts, ils sont revenus et chantent plus que jamais. » On se souvient que « les chardonnerets », c'étaient les hommes de ce 4ème bataillon, dont l'adjonction à la garde nationale, en 1790, avait amené la journée du 10 mai. La municipalité dispersa les émeutiers, 37 furent emprisonnés dont Cladel, et leur procès porté devant le tribunal criminel du Lot. » C'est le 11 mai 1793 que Cladel fut exécuté (Lévy-Schneider, *Le conventionnel Jean Bon Saint-André*, t. I, p. 257 et pp. 270-271). Voici le récit de cette exécution, mis par Léon Cladel dans la bouche d'un vieux grognard du premier Empire « Elles se touchaient presque nos familles en 93, et j'étais là, moi, lorsque votre grand-oncle paternel, le royaliste, un crâne soldat du régiment de Languedoc, fut guillotiné sur la place des Couverts, à la joie de son cousin, un sans-culotte, qui s'était, en apprenant sa condamnation, écrié « Quand il y a du mauvais sang dans une race, il faut la purger! » Et cet aimable citoyen n'était autre que le proconsul Jean Bon Saint-André, pasteur au Désert avant la Révolution et qui mourut de la peste à Mayence, où Napoléon l'avait envoyé comme préfet du Mont-Tonnerre On s'en souvient très bien de cette matinée de mai; tapissés de neige ainsi qu'en nivôse, les toits et le pavé brillaient aussitôt que cet intrépide partisan des lys dont vous portez le nom et qui, malheureusement pour lui, n'aimait pas la République une et indivisible, eut monté les marches de l'échafaud, il toisa la garde urbaine, fusilliers et canonniers, ensuite le peuple, et les harangua « Je pars joyeux, enfants du Quercy, car aujourd'hui la terre entière est de la couleur de mon drapeau. Vive le Roy Des tambours ronflèrent et tant de pourpre coula sous le couteau que les calotins crièrent au miracle » (Léon Cladel et sa kyrielle de chiens, p. 121-122, Paris, 1885.)

^{vii} Judith Cladel, op. cit., 19-20 et 2t. Le passage cité par Mlle Cladel est tiré de *Héros et Pantins*, un livre de son père. Dentu, 1885.

^{viii} . Dans *Héros et Pantins*, op. cit. p. 101, la nouvelle intitulée *Zéro en chiffre*.

^{ix} *Effigies d'inconnus*. Dentu, éditeur, 1888.V. la nouvelle *Quatre-vingt-neuf*.

^x Id., *Quatre-vingt-neuf*.

^{xi} . Judith Cladel, op. cit., p. 27.

^{xii} L'épigramme attribuée à tort à Hérault de Séchelles est de Camille Desmoulins dans sa lettre à Arthur Dillon

^{xiii} Léon Cladel et sa kyrielle de chiens. p. 135 et suivantes

^{xiv} LouisBLANC *Histoire de la Révolution française*, t. II, p

^{xv} Voir *La Nouvelle Revue* du 15 novembre 1919.

^{xvi} Judith Cladel, op. cit. p. 162

^{xvii} . Il est intéressant de rappeler un curieux portrait de Cladel jeune homme, tracé par Cladel lui-même « Ganté, frisé, calamistré, mes moustaches follettes en crocs, un monocle fiché sous l'arcade sourcilière, j'offrais à l'admiration publique, audacieux et timide en même temps, des gilets à la Robespierre en peluche verte ou jaune zébrée de bandes écarlates ou brunes, des cravates rose tendre et bleu pâle, des redingotes à collet retombant et flottant sur les épaules,

des spencers en velours, des fracs marron à queue de morue, embellis de boutons de cuivre ou d'acier, des pantalons caca d'oie ou gorge de pigeon à grand ou petit pont et boulonnés de haut en bas. » Léon Cladel et sa kyrielle de chiens, pp. 64-65.

^{xviii} Pierre Patient fut accueilli dans les colonnes de l'Europe de Francfort à la date de 1865, cinq ans après avoir été composé d'un premier jet; il y parut en feuilleton, précédé d'une annonce que Gambetta dicta à l'un des rédacteurs. A peine le premier fragment venait-il d'être imprimé qu'on apprit en France, l'assassinat du président Lincoln. Un journal signala le romancier comme ayant fait dans son œuvre « l'apologie du meurtre politique ». Aussi bien il ne l'aurait pas niée, la signature de ces lignes ingénument implacables paraphrasant le fameux Tu peux tuer cet homme avec tranquillité « Il est forgé, le glaive rédempteur, et peut-être à Paris, ainsi qu'à Rome celui de Brutus, entrera-t-il jusqu'à la garde, et comme en une gaine, dans le cœur infâme de César. »

« La répression suivit immédiatement; par décret, le ministre de l'Intérieur interdit l'entrée du territoire de l'Empire à la feuille de Grégory Ganesco (le directeur de l'Europe de Francfort), et la loi sur la presse, qui, jusque là ne punissait pas les délits commis à l'étranger, fut additionnée sur-le-champ d'un nouvel article destiné à combler cette lacune. » Judith

^{xix} . Léon Cladel, Pierre Patient. Fayard, éditeur, t. I, p. 113

^{xx} . Id., *ibid.*, t. I, p. 153-154

^{xxi} Léon Cladel, Pierre Patient ,t. II, pp. 14

^{xxii} . Pierre Patient, Henry Oriol, éditeur, 1883, pp. 100-101. Notons que les deux éditions de Pierre Patient, l'édition Oriol et, l'édition. Fayard renferment des variantes intéressantes. L'édition Oriol est préfacée par Jean-Bernard ; sa préface constitue une étude des plus suggestives sur le maître écrivain Léon Cladel.

^{xxiii} Pierre Patient, t. II, p. 27

^{xxiv} « Le ressort essentiel du gouvernement démocratique, c'est la vertu » Robespierre.

^{xxv} Léon Cladel, Bonshommes. Charpentier, éditeur, Paris, 1879. Voir la nouvelle Titi Foyssac IV dit la République et la Chrétienté, p. 19

^{xxvi} Léon Cladel, Petit cahier de Léon Cladel. Monnier et C'« éditeurs, Paris, 1885. Voir la nouvelle Y Ancêtre, p. 62. Dans sa nouvelle, Ancêtre, Cladel raconte l'ouverture de la séance de la Chambre des députés du 8 mars 1876 au cours de laquelle Jules Grévy fut élu comme président de l'Assemblée. C'est F.-V. Raspail qui présida cette séance en qualité de doyen d'âge (il avait été récemment élu député de Marseille) et Cladel met dans sa bouche un admirable discours digne des temps héroïques de la Révolution. Raspail fut, on le sait, un admirateur des grands hommes de 93 et en particulier de Marat (Annales révolutionnaires, t. IV, p. 660 et suivantes, l'article d'Albert Mathiez F.-V. Raspail chez Albertine Maral).

^{xxvii} Ah plût à Dieu qu'une nuée de Saint-Just se fussent tout à coup répandus sur notre sol où l'étranger campait victorieux. On aurait vu peut-être alors, comme on le vit dans l'autre siècle, les pâles conventionnels conduire les bataillons en sabot à la victoire ou à la mort; on aurait vu les volontaires de la jeune République aller, pique à la main, sous la mitraille prussienne comme leurs aînés de Jemmapes et de Valmy; l'on aurait vu toute une nation de chevaliers plébéiens, électrisée par ses représentants, charger à l'arme blanche l'Allemand envahisseur et le refouler, tambour battant, dans ses sapinières au chant de la Marseillaise et du Ça ira » Voir la réponse de Léon Cladel à Louis Veillot dans la Fête Votive de Saint-Bartholomé-Porte-Glaive. Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1872, pp. 50-51.

^{xxviii} Cette admiration de Cladel pour Saint-Just éclate très nettement dans une variante du passage cité plus haut Sur les lèvres de cette femme « toute la légende immortelle ressuscitait. etc. » Voici cette variante : « Quand elle (Mère Blanche) s'entretenait avec quelqu'un de la Révolution Française, elle redressait sa haute taille; on eût dit que pour parler de cette grandeur, elle voulait paraître plus grande elle-même et égaler les géants pour les juger. Elle les parcourait tous de Condorcet à Danton, et mesurait chacun à son œuvre. Elle avait tutoyé Marat, toisé Mirabeau, dédaigné Dumouriez, grondé Vergniaud elle avait souvent dit à Danton t « Bien rugi, lion » à Camille Desmoulins « Tu n'es qu'un enfant! » et à et Mme Roland : « Pauvre poète» Lorsqu'elle citait Maximilien Robespierre elle inclinait la tête et elle disait « Celui-là fut presque l'homme » Mais quand le nom de Saint-Just sortait de ses lèvres, elle regardait le ciel et murmurait pieusement « Celui-ci fut l'archange ! » Pierre Patient, édition Oriol, pp. 123-124.

^{xxix} Sans doute, dans ses œuvres de prose, comme dans ses vers, Cladel nous parle parfois de Danton comme d'un grand ouvrier de la Révolution française, mais toutes ses sympathies vont nettement à Robespierre. Dans un poème inédit, Stances héroïques, Cladel exulte

Ceux en qui de Danton vibrent les fortes fibres.

^{xxx} Léon Cladel, N'a-qu'un-œil Fayard, éditeur, t. III, p. 14.

^{xxxi} ,Id.; *ibid.*, p. 133

^{xxxii} Deux parts doivent être faites dans l'œuvre de Cladel d'un côté les œuvres purement littéraires le Bouscassié, la Fête Votive, Celui de la Croix aux Bœufs, etc. de l'autre, les œuvres démocratiques, les œuvres de combat, Les Va.-Nu-Pieds, Titi Foissac IV, Kerkadek, N'a qu'un-œil, Urbains et Ruraux, etc.

^{xxxiii} Au sujet de la mort de Béranger, voir Léon Cladel, Les Martyrs ridicules (œuvre de jeunesse, préface de Baudelaire), édition Fayard, t. II, p. 30 Léon Cladel et sa kyrielle de chiens, pp. 207-211.

^{xxxiv} . Léon Cladel et sa kyrielle de chiens, œuvre autobiographique du plus grand intérêt, p. 296.

^{xxxv} « Souvent dit Cladel dans sa nouvelle Ex-Va-Nu-Pieds en applaudissant cet âpre méridional, qui nous gueulait les harangues volcaniques de l'aîné des Riquetti à l'Assemblée nationale et surtout celles de Danton à la Convention avec un assaisonnement inouï de foutre, de bougre et de nom de Dieu, nous sentîmes passer en nos reins le grand frisson des fièvres civiques d'un autre âge, et nous tous, jeunes gens, écœurés par la platitude générale, nous nous dûmes que l'hercule de la République et le tombeur de l'Empire avait enfin surgit ! » Urbain et Ruraux (édition Ollendorf), p. 313.

^{xxxvi} 1. Judith Cladel op. cit., p. 49.

^{xxxvii} 1. « Avez-vous gardé le souvenir de ce deuil public, vous, mon compatriote, qui fûtes banni, vous, étincelant avocat qui, jadis, eûtes l'honneur de défendre à côté des Bac et des Ledru la cause populaire et qui, président de Chambre aujourd'hui, siégez au tribunal civil de la Seine, et vous souvient-il de cet enfant qui vous offrit une fleur écarlate, vous, M. Manau ? » Voir dans Effigies d'inconnus (Dentu éditeur, 1888), p. 91-100, la nouvelle intitulée Quatre-vingt-neuf.

^{xxxviii} Voir dans la Fête Votive, la lettre de Léon Cladel à Louis Veuillot, p.40.

^{xxxix} V. préface de Léon Cladel à l'Histoire anecdotique de la Révolution française de Jean-Bernard. Georges Maurice, libraire éditeur (1885).

^{xl} . Aulard, Histoire politique de la Révolution française. Voir aussi Albert Mathiez (extrait d'Athena) Robespierre orateur (févr. 1912, p. 219). Voir également Albert Mathiez, La politique de Robespierre et le 9 Thermidor expliqués par Buonarrotti (Annales révolutionnaires, 3e année, p. 481-513).

^{xli} Léon Cladel mourut le 20 juillet 1892, laissant plusieurs œuvres inachevées.

^{xlii} A. d'Echerac, préface de Juive-Errante, livre posthume de Léon Cladel édité par Ollendorf p. VI et VII.

^{xliii} Je dois ici remercier Mme Cladel et Melle Judith Cladel, qui ont bien voulu m'autoriser à publier la pièce inédite de Cladel, que les lecteurs viennent de lire et qui pourrait s'intituler les Montagnards ou Saint-Just. Je dois aussi mes remerciements au félibre Antonin Perbosc, bibliothécaire de la ville de Montauban, qui a bien voulu me faire connaître cette pièce de vers, non seulement inédite, mais même inconnue de nombreux admirateurs de Cladel.

^{xliv} Georges Normand